

mélange visible de plaisanterie et d'affection. Plusieurs des assistans n'étaient pas sans quelque embarras par les divers grands événemens qui s'étaient passés; pour Napoléon, il semblait n'en vouloir connaître aucun: il n'oubliait pas qu'il avait dégagé chacun à Fontainebleau.

Les traits suivans prouvent la justesse de son raisonnement et le sang-froid de ses actes; ils démontrent surtout que bien qu'au sommet du pouvoir, sa modération et son équité ne fléchissaient point devant ce qui lui était le plus directement personnel, et sur le sujet le plus délicat et le plus sensible.

— Lorsque, compromis dans l'affaire de Georges et Pichegru, Moreau se trouva arrêté, un des aides-de-camp du Premier Consul, qui l'avait été aussi peut-être de Moreau, ou du moins avait servi sous ses ordres, n'hésita pas à l'aller visiter avec un intérêt marqué. « Cela peut être bien, dit Napoléon en l'appréhendant; je ne saurais précisément blâmer un tel acte; mais je dois chercher un autre aide-de-camp. Ce poste est tout de confiance et d'un entier dévouement; il ne saurait admettre de partage dans une affaire aussi person-

nelle que celle-ci. » Et il donna un régiment à cet aide-de-camp, le colonel Lacuée, officier très-distingué, et qui périt à quelque temps de là, à la tête de ce régiment, dans les affaires qui précédèrent la capitulation d'Ulm.

— A peu près à la même époque, et pour la même affaire, un préfet, aussi remarquable par ses talens administratifs que par la noblesse de son caractère, celui de Liège (le baron Desmousseau) fut mandé subitement à Paris; il y accourut l'esprit plein des preuves de satisfaction qu'il pouvait recevoir, parce qu'il les méritait; mais il se trouva invité par le grand-juge à vouloir bien passer chez lui avant de se présenter chez le Premier Consul; et là il se vit inopinément interrogé, *ex officio*, sur une lettre qu'on lui présentait. Il ne put d'abord en nier la signature, tant elle se trouvait bien imitée; mais il se récria aussitôt sur les sentimens qu'elle renfermait: c'était le plaidoyer de Moreau et des imprécations contre le Consul; machination atroce, qu'un haut fonctionnaire, ennemi du préfet, avait fait fabriquer dans l'intention de le perdre. Le préfet ayant prouvé que cet acte lui était étranger,

il parut à la grande audience du Premier Consul, qui affecta de lui témoigner une considération toute particulière, et lui dit en le quittant : « Retournez à vos fonctions que vous remplissez si bien. » Vous emportez toute mon estime : ce témoignage public doit vous consoler du désagrément que vous ont bassement suscité la calomnie et le mensonge, etc. »

Voici qui fait voir que Napoléon n'était pas disposé à sévir trop promptement contre une certaine indépendance même déraisonnable.

Je tiens de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, que demeuré seul avec l'Empereur après un conseil des ministres, il lui dit : « Sire, ce n'est pas sans un grand embarras que j'ose entretenir Votre Majesté d'une circonstance vraiment ridicule ; mais un préfet, jeune auditeur, s'obstine ouvertement à me refuser un titre que l'usage a consacré pour tous vos ministres. Des subalternes de mes bureaux s'étant aperçus qu'il ne me donnait jamais le *monseigneur*, et croyant y voir de l'affectation, ont eu la gaucherie de le lui réclamer en mon nom ; à quoi il a

répondu péremptoirement qu'il n'en ferait rien. Je suis tout honteux qu'on ait élevé cette difficulté ; mais pourtant la chose en est venue à un point qui ne permet pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur ; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instans de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout, une telle obligation n'est pas dans le Code, et ce jeune homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir son père, je suis sûr que le jeune homme ne résistera pas à un ordre de sa part. » Tournure remarquable de la plus délicate morale.

— Le vingt mars au soir, l'Empereur à peine entré dans ses appartemens aux Tuileries, le capitaine des dragons G. D.... se présente à lui : il était porteur de la capitulation de Vincennes, qui venait d'être obtenue par une rare audace et une grande adresse. Napoléon sourit d'abord aux détails qu'il se fait

raconter; puis, frappé du ton d'exaltation et des expressions enflammées du narrateur, se rappelant tout à coup le Gouverneur Puyvert, à qui Vincennes a déjà été funeste, il s'écrie brusquement : « Mais, Monsieur, vous ne me » parlez pas du Gouverneur; qu'en a-t-on » fait?—Sire, reprend l'officier avec plus » de calme, on lui a délivré un passe- » port, on l'a fait escorter, il est hors de » Paris. » Napoléon faisant alors deux pas, saisit la main de l'officier avec une expression qui trahit toute l'anxiété qu'il venait d'éprouver : « Je suis content, » Monsieur, lui dit-il avec chaleur, c'est » bien, très-bien, parfaitement bien! »

— Je trouve en note perdue, que l'Empereur disait que la plus belle lettre militaire qu'il eût jamais lue, était, sous son consulat, celle d'un soldat du Midi, nommé Léon. Un si haut témoignage suppose quelque chose de remarquable : aussi je transcris ici cette note, sans trop savoir ce qu'elle signifie ; mais seulement dans l'espoir de mettre quelque personne, peut-être, sur la voie de reproduire cette pièce, dans le cas où elle ne serait pas déjà consignée.

— On trouve que Napoléon a donné soixante batailles, César n'en avait livré que cinquante.

— On se demandait un jour, devant Napoléon, comment il arrivait que des malheurs encore incertains frappaient parfois beaucoup plus que les malheurs déjà arrivés. « C'est, repartit-il, que, » dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est *incom-* » *mesurable.* »

« — Allez, Monsieur, courez, disait » d'ordinaire l'Empereur après avoir donné une mission importante ou tracé la » marche d'un grand travail, et n'oubliez pas que le monde a été fait en » six jours. »

Dans une occasion de ce genre, il terminait vis-à-vis de quelqu'un, disant : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, hormis *du temps* : c'est la seule » chose hors de mon pouvoir. »

Une autre fois, ayant donné un travail fort pressé, qu'il attendait dans la journée même, on ne le lui apporta que le lendemain très-tard; l'Empereur s'en montrait mécontent; et comme la personne, pour se justifier, l'assurait qu'elle

avait travaillé tout le jour : « Mais, Monsieur, n'aviez-vous pas encore toute la nuit ? lui répartit Napoléon. »

— L'Empereur s'occupant soigneusement de la commodité et des embellissemens des marchés de la capitale, avait coutume de dire : « *La halle est le Louvre du peuple.* »

— L'égalité des droits, c'est-à-dire cette même faculté pour chacun d'aspirer, de prétendre et d'obtenir, était un des grands traits du caractère de Napoléon, inné en lui, tout à fait dans sa propre nature. « Je n'ai pas toujours régné, disait-il; avant d'avoir été souverain, je me souviens d'avoir été sujet, et je n'ai pas oublié tout ce que ce sentiment de l'égalité a de fort sur l'imagination, et de vif dans le cœur. » Il en disait de même de la liberté.

Donnant un jour un projet à rédiger à un de ses conseillers d'Etat, il lui disait : « Surtout n'y gênez pas la liberté, et bien moins encore l'égalité; car, pour la liberté, à toute rigueur serait-il possible de la froisser, les circonstances le veulent, et nous excuseront; mais pour l'égalité, à aucun prix, Dieu

» m'en garde! Elle est la passion du siècle, et je suis, je veux demeurer l'enfant du siècle! »

— Le mérite était un à ses yeux, et récompensé de même, aussi voyait-on les mêmes titres, les mêmes décorations atteindre également l'ecclésiastique, le militaire, l'artiste, le savant, l'homme de lettres; et il est vrai de dire que jamais nulle part, chez aucun peuple, à aucune époque, le mérite ne fut plus honoré, ni le talent plus magnifiquement récompensé. Ses intentions là-dessus étaient sans bornes. J'ai déjà rapporté qu'il dit un jour : « Si *Corneille* vivait, je le ferais prince. »

— L'Empereur disait un jour à Sainte-Hélène : « Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a dû glisser. »

— Une autre fois, à l'occasion d'une nouvelle vexation, il échappa à l'un de ceux qui étaient auprès de Napoléon, de s'écrier : « Ah! Sire, voilà bien de quoi vous faire haïr les Anglais encore davantage. » Sur quoi Napoléon, haussant les épaules, lui répondit moitié gaîté, moitié commisération : « Homme

» à préjugés, esprit commun et vulgaire,  
 » demandez-moi plutôt, et tout au plus,  
 » si je haïrais davantage tel ou tel Anglais.  
 » Mais, puisque nous y sommes, sachez  
 » qu'un homme, véritablement homme,  
 » ne hait point; sa colère et sa mauvaise  
 » humeur ne vont point au-delà de la mi-  
 » nute; le coup électrique... L'homme fait  
 » pour les affaires et l'autorité, ne voit  
 » point les personnes; il ne voit que les  
 » choses, leur poids, et leur consé-  
 » quence. »

— Dans une certaine circonstance, il disait qu'il ne doutait nullement que sa mémoire ne gagnât beaucoup à mesure qu'elle avancerait dans la postérité; les historiens se croiraient obligés de le venger de tant d'injustices contemporaines. Les excès entraînent toujours leurs réactions; d'ailleurs, à une grande distance, on le verrait sous un jour plus favorable, il paraîtrait débarrassé de mille encombrements; on le jugerait dans les grandes vues, et non dans les petits détails; on planerait sur les grandes harmonies; les irrégularités locales demeureraient inaperçues: surtout on ne l'opposerait plus à lui-même; mais à ce qu'on aurait alors sous la main, etc.;

et il concluait que dès aujourd'hui, comme dans ces temps-là, il pourrait se présenter avec fierté devant le tribunal le plus sévère, et lui soumettre tous ses actes privés; il s'y montrerait vierge de tout crime.

— L'Empereur me disait un jour qu'il concevait dans sa tête, et se proposait d'entreprendre *son Histoire diplomatique*, ou l'ensemble de ses négociations, à partir de Campo-Formio jusqu'à son abdication. S'il a accompli sa pensée, quel trésor historique!

— L'Empereur parlant d'éloquence militaire, disait: « Quand, au fort de la bataille, parcourant la ligne, je m'écriais: *Soldats, déployez vos drapeaux, le moment est venu*, il eût fallu voir nos Français; ils trépignaient de joie, je les voyais se centupler, rien alors ne me semblait impossible. »

On connaît une foule d'allocutions militaires de Napoléon. En voici une que je tiens de celui-là même qui l'a recueillie sur le terrain. Passant en revue le second régiment de chasseurs à cheval, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, il demande au colonel: « Combien d'hommes présents? —

» Cinq cents, répond le colonel; mais  
 » parmi eux beaucoup de jeunes gens.  
 » — Qu'importe, lui dit l'Empereur d'un  
 » air qui marquait sa surprise d'une pa-  
 » reille observation, ne sont-ils pas tous  
 » Français?... » Puis, se tournant vers le  
 » régiment, il ajouta : « Jeunes gens, il ne  
 » faut pas craindre la mort; quand on ne  
 » la craint pas, on la fait rentrer dans les  
 » rangs ennemis. » Et le mouvement de  
 » son bras exprimait vivement l'action  
 » dont il parlait. A ces mots, on entendit  
 » comme un frémissement d'armes et de  
 » chevaux, et un soudain murmure d'en-  
 » thousiasme, précurseur de la victoire  
 » mémorable qui, quarante-huit heures  
 » après, renversa la colonne de Rosbach.

— A la bataille de Lutzen, la plus  
 » grande partie de l'armée se trouvait  
 » composée de conscrits qui n'avaient ja-  
 » mais combattu. On raconte que l'Em-  
 » pereur, au plus fort de l'action, parcour-  
 » rait en arrière le troisième rang de l'in-  
 » fanterie, le soutenant parfois de son  
 » cheval en travers, et criant à ces jeunes  
 » soldats : « Ce n'est rien, mes enfans;  
 » tenez ferme; la patrie vous regarde,  
 » sachez mourir pour elle. »

— Napoléon avait une estime toute

particulière pour la nation allemande.  
 » J'ai pu lui imposer bien des millions,  
 » disait-il, c'était nécessaire; mais je me  
 » serais bien donné de garde de l'insulter  
 » par du mépris. Je l'estimais. Que les  
 » Allemands me haïssent, cela est assez  
 » simple : on me força dix ans de me  
 » battre sur leurs cadavres; ils n'ont pu  
 » connaître mes vraies dispositions, me  
 » tenir compte de mes arrière-pensées;  
 » et elles étaient grandes pour eux. »

— L'Empereur disait un jour, en  
 » parlant d'une de ses déterminations : « Je  
 » n'en voulais rien faire, je me laissai tou-  
 » cher, je cédaï; j'eus tort : le cœur d'un  
 » homme d'Etat doit être dans sa tête. »

— L'Empereur faisait remarquer que  
 » nos facultés physiques s'aiguisent par  
 » nos périls ou nos besoins. « Ainsi, disait-  
 » il, le Bédouin du désert a la vue perçante  
 » du lynx; et le sauvage des forêts a l'o-  
 » dorat des bêtes. »

— On citait quelqu'un qui, distingué  
 » par ses conceptions et ses faits, laissait  
 » pourtant paraître parfois des lacunes  
 » choquantes dans ses manières et ses ex-  
 » pressions. L'Empereur expliquait cette  
 » désharmonie en disant : « Vous verrez  
 » qu'il pêche par *l'éducation de la peau* ;

» ses langes auront été trop communs,  
» trop sales. »

— L'Empereur, parlant du danger qu'il avait couru aux Cinq-Cents lors de brumaire, l'attribuait militairement au seul local de l'Orangerie, où il avait été obligé d'entrer par une des extrémités, pour en parcourir la longueur. « Le malheur fut, disait-il, que je ne pus me présenter de front; je fus contraint de prêter le flanc. »

— On parlait de quelqu'un qui semblait croire pouvoir en imposer par un ton et des expressions approchant parfois de la menace. « C'est ridicule aujourd'hui, disait l'Empereur; personne n'a peur à présent; un enfant n'a plus peur: et voilà le petit Emmanuel, montrant mon fils, prêt à tirer un coup de pistolet, j'en suis sûr, avec quiconque pourrait le désirer. » Ces paroles de Napoléon influeront peut-être sur le reste de sa vie.

— Napoléon, au retour de la campagne de Russie, se montrait si frappé de la force d'âme qu'il disait avoir été déployée par Ney, qu'il le nomma prince de la Moscowa, et qu'il répéta alors à plusieurs reprises: « J'ai deux cents mil-

» lions dans mes caves; je les donnerais  
» pour Ney. »

— L'Empereur, appuyant sur l'infailibilité, en dernière analyse, du triomphe des idées modernes, disait: « Comment ne l'emporteraient-elles pas? » Observez bien le train des choses: même en opprimant, aujourd'hui on se pervertit! »

— Dans une certaine circonstance où on appuyait sur ce qu'il n'aimait pas à se faire valoir: « C'est, répondait l'Empereur, que la moralité, la bonté, chez moi, ne sont point dans ma bouche, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main de fer n'était pas au bout de mon bras, elle tenait immédiatement à ma tête: la nature ne me l'a pas donnée; le calcul seul la faisait mouvoir. »

— Napoléon, dans un moment de dépit contre la malveillance et les murmures de Paris, demandait, après tout ce qu'il avait accompli, ce qu'on attendait donc de lui. « Sire, se permit-on de lui répondre, on voudrait que Votre Majesté arrêtât son cheval. — Arrêter mon cheval! c'est bientôt dit... Il est vrai que j'ai les bras assez forts pour arrêter, d'un coup de bride, tous les chevaux

» du continent; mais je n'ai pas de brides  
 » pour arrêter les voiles anglaises, et c'est  
 » là que gît tout le mal; comment n'a-t-  
 » on pas l'esprit de le sentir ! »

— Reprochant un jour à quelqu'un  
 de ne pas se corriger des vices qu'il con-  
 venait connaître. « Monsieur, lui disait-il,  
 » quand on connaît son mal moral, il  
 » faut savoir soigner son âme comme on  
 » soigne son bras ou sa jambe. »

— L'Empereur, parlant de la noblesse  
 qu'il avait créée, se récriait sur ce qu'on  
 l'eût si peu compris : c'était pourtant,  
 disait-il, une de ses plus grandes idées,  
 des plus complètes, des plus heureuses.  
 Il avait pour but trois objets de la pre-  
 mière importance, et tous les trois au-  
 raient été atteints; savoir : réconcilier  
 la France avec l'Europe, et rétablir l'har-  
 monie avec elle, en semblant adopter  
 ses mœurs; réconcilier par la même  
 voie, amalgamer entièrement la France  
 nouvelle avec la France ancienne; enfin,  
 faire disparaître tout à fait la noblesse  
 féodale, la seule offensante, la seule  
 oppressive, la seule contre nature. « Par  
 » ma création, disait l'Empereur, je  
 » venais à bout de substituer des choses  
 » positives et méritoires à des préjugés

» antiques et détestés. Mes titres natio-  
 » naux rétablissaient précisément cette  
 » égalité que la noblesse féodale avait  
 » proscrite. Tous les genres de mérite y  
 » parvenaient : aux parchemins je substi-  
 » tuais les belles actions, et aux intérêts  
 » privés, les intérêts de la patrie. Ce  
 » n'était plus dans une obscurité imagi-  
 » naire, dans la nuit des temps, qu'on  
 » eût été placer son orgueil; mais bien  
 » dans les plus belles pages de notre his-  
 » toire. Enfin, je faisais disparaître la  
 » prétention choquante du sang; idée  
 » absurde, en ce qu'il n'existe réelle-  
 » ment qu'une seule espèce d'hommes,  
 » puisqu'on n'en a pas vu naître les uns  
 » avec les bottes aux jambes, et d'autres  
 » avec un bât sur le dos.

» Toute la noblesse de l'Europe, et  
 » qui la gouverne de fait, y fut prise :  
 » elle applaudit unanimement à une ins-  
 » titution qui, dans ses idées, se pré-  
 » sentant comme nouvelle, relevait sa  
 » prééminence; et pourtant cette nou-  
 » veauté allait la saper dans ses fonde-  
 » mens, et l'eût infailliblement détruite.  
 » Pourquoi a-t-il fallu que l'opinion que  
 » je faisais triompher eût la gaucherie

» de servir précisément ses ennemis?  
 » Mais j'ai eu ce malheur plus d'une fois.»

*Mercredi 20.*

Sur les difficultés de l'histoire. — Georges,  
 Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.

« Il faut en convenir, me disait aujourd'hui l'Empereur, les véritables vérités, mon cher, sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire. Heureusement que la plupart du temps elles sont bien plutôt un objet de curiosité que de réelle importance. Il est tant de vérités!... Celle de Fouché, par exemple, et autres intrigans de son espèce; celle-même de beaucoup d'honnêtes gens différeront parfois beaucoup de la mienne. Cette vérité historique, tant implorée, à laquelle chacun s'empresse d'en appeler, n'est trop souvent qu'un mot: elle est impossible au moment même des événemens, dans la chaleur des passions croisées; et si, plus tard, on demeure d'accord, c'est que les intéressés, les contradicteurs ne sont plus. Mais qu'est alors cette vérité historique, la plupart du temps? Une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort ingénieusement. Dans

» toutes ces affaires, il est deux portions essentielles fort distinctes: les faits matériels et les intentions morales. Les faits matériels sembleraient devoir être incontrouvables; et pourtant, voyez s'il est deux relations qui se ressemblent: il en est qui demeurent des procès éternels. Quant aux intentions morales, le moyen de s'y retrouver, en supposant même de la bonne foi dans les narrateurs? Et que sera-ce s'ils sont mus par la mauvaise foi, l'intérêt et la passion? J'ai donné un ordre; mais qui a pu lire le fond de ma pensée; ma véritable intention? Et pourtant chacun va se saisir de cet ordre, le mesurer à son échelle, le plier à son plan, à son système individuel. Voyez les diverses couleurs que va lui donner l'intrigant dont il gêne ou peut au contraire servir l'intrigue, la torsion qu'il va lui faire subir. Il en sera de même de l'important à qui les ministres ou le souverain auront confidentiellement laissé échapper quelque chose sur le sujet; il en sera de même des nombreux oisifs du palais, qui, n'ayant rien de mieux à faire que d'écouter aux portes, inventent faute d'avoir entendu. Et chacun

» sera si sûr de ce qu'il racontera ! et les  
 » rangs inférieurs qui le tiendront de ces  
 » bouches privilégiées, en seront si sûrs  
 » à leur tour ! et alors les mémoires, et  
 » les agenda, et les bons mots, et les  
 » anecdotes de salon d'aller leur train !...  
 » Mon cher, voilà pourtant l'histoire !  
 » J'ai vu me disputer, à moi, la pensée  
 » de ma bataille, me disputer l'intention  
 » de mes ordres, et prononcer contre  
 » moi. N'est-ce pas le démenti de la  
 » créature vis-à-vis de celui qui a créé ?  
 » N'importe ; mon contradicteur, mon  
 » opposant aura ses partisans. Aussi,  
 » est-ce ce qui m'a détourné d'écrire mes  
 » mémoires particuliers, d'émettre mes  
 » sentimens individuels, d'où fussent dé-  
 » coulées naturellement les nuances de  
 » mon caractère privé. Je ne pouvais des-  
 » cendre à des confessions à la Jean-  
 » Jacques, qui eussent été attaquées par  
 » le premier venu. Aussi, j'ai pensé ne  
 » devoir dicter à vous autres ici que sur  
 » les actes publics. Je sais bien encore  
 » que ces relations même peuvent être  
 » combattues ; car quel est l'homme ici  
 » bas, quelque soit son bon droit et la  
 » force et la puissance de ce bon droit,  
 » que la partie adverse n'attaque et ne

» démente. Mais aux yeux du sage, de  
 » l'impartial, du réfléchi, du raisonnable,  
 » ma voix, après tout, vaudra bien celle  
 » d'un autre, et je redoute peu la dé-  
 » cision finale. Il existe dès aujourd'hui  
 » tant de lumières, que quand les pas-  
 » sions auront disparu, que les nuages  
 » seront passés, je m'en fie à l'éclat qui  
 » restera. Mais que d'erreurs intermé-  
 » diaires ! On donnera souvent beaucoup  
 » de profondeur, de subtilité de ma part  
 » à ce qui ne fut peut-être que le plus  
 » simple du monde ; on me supposera  
 » des projets que je n'eus jamais. \* On se  
 » demandera si je visais en effet à la mo-  
 » narchie universelle ou non. On rai-  
 » sonnera longuement pour savoir si mon

---

\* Quelqu'un de beaucoup de lumières et de  
 beaucoup d'esprit, qui avait été fort avant  
 dans la confiance de l'Empereur et avait eu un  
 grand nombre de rapports directs avec lui,  
 me disait, après la première abdication, avec  
 une intime conviction, que le projet de Napo-  
 léon avait été, ses conquêtes achevées, d'a-  
 bandonner Paris pour aller faire de Rome la  
 capitale du grand empire. J'avais alors si peu  
 de connaissance de l'Empereur que cela me  
 donna beaucoup à penser ; mais aujourd'hui je  
 me demande où mon historien pouvait avoir  
 pris cela.

» autorité absolue et mes actes arbitraires  
 » dérivèrent de mon caractère ou de mes  
 » calculs; s'ils étaient produits par mon  
 » inclination ou par la force des circons-  
 » tances; si mes guerres constantes vin-  
 » rent de mon goût, ou si je n'y fus  
 » conduit qu'à mon corps défendant; si  
 » mon immense ambition, tant repro-  
 » chée, avait pour guide ou l'avidité de  
 » la domination, ou la soif de la gloire,  
 » ou le besoin de l'ordre, ou l'amour du  
 » bien-être général; car elle mérite d'être  
 » considérée sous diverses faces. On  
 » se débatta sur les motifs qui me déter-  
 » minèrent dans la catastrophe du duc  
 » d'Enghien\*, et ainsi d'une foule d'au-  
 » tres événemens. Souvent on alambi-  
 » quera, on tordra ce qui fut tout à  
 » fait naturel et entièrement droit. Il  
 » ne m'appartenait pas à moi de traiter  
 » ici spécialement tous ces objets: ils  
 » seraient mes plaidoyers, et je le dé-  
 » daigne. Si dans ce que j'ai dicté sur les  
 » matières générales, la rectitude et la  
 » sagacité des historiens y trouvent de

\* On sait à combien de versions multipliées, à  
 qu'elle foule de conjectures ce triste événe-  
 ment donna lieu.

» quoi se former une opinion juste et  
 » vraie sur ce que je ne mentionne pas,  
 » tant mieux. Mais à côté de ces faibles  
 » étincelles, que de fausses lumières dont  
 » ils se trouveront assaillis!.... depuis les  
 » fables et les mensonges des grands in-  
 » trigans, qui ont eu chacun leurs buts,  
 » leurs menées, leurs négociations par-  
 » ticulières, lesquelles, s'identifiant avec  
 » le fil véritable, compliquent le tout  
 » d'une manière inextricable, jusqu'aux  
 » révélations, aux portefeuilles, aux as-  
 » sertions même de mes ministres, hon-  
 » nêtes gens qui cependant auront à  
 » donner bien moins ce qui était que ce  
 » qu'ils auront cru; car en est-il qui aient  
 » eu ma pensée générale tout entière?  
 » Leur portion spéciale n'était, la plu-  
 » part du temps, que des élémens du  
 » grand ensemble qu'ils ne soupçon-  
 » naient pas. Ils n'auront donc vu que la  
 » face du prisme qui leur est relative; et  
 » encore, comment l'auront-ils saisie!  
 » Leur sera-t-elle arrivée pleine et  
 » entière? n'était-elle pas elle-même  
 » morcelée? Et pourtant il n'en est pro-  
 » bablement pas un qui, d'après les  
 » éclairs dont il aura été frappé, ne donne  
 » pour mon véritable système le résultat

» fantastique de ses propres combinai-  
 » sons ; et de là encore la fable convenue  
 » qu'on appellera l'histoire ; et cela ne  
 » saurait être autrement : il est vrai que  
 » comme ils sont plusieurs, il est pro-  
 » bable qu'ils seront loin d'être d'accord.  
 » Du reste, dans leurs affirmations posi-  
 » tives, ils se montreraient plus habiles  
 » que moi, qui très-souvent aurais été  
 » très-embarrassé d'affirmer avec vérité  
 » toute ma pleine et entière pensée. On  
 » sait que je ne me butais pas à plier les  
 » circonstances à mes idées ; mais que  
 » je me laissais en général conduire par  
 » elles : or, qui peut, à l'avance, ré-  
 » pondre des circonstances fortuites, des  
 » accidens inopinés ? Que de fois j'ai donc  
 » dû changer essentiellement ! Aussi ai-je  
 » vécu de vues générales, bien plus que  
 » de plans arrêtés. La masse des intérêts  
 » communs, ce que je croyais être le  
 » bien du très-grand nombre, voilà  
 » les ancrs auxquelles je demeurais  
 » amarré ; mais autour desquelles je flot-  
 » tais la plupart du temps au hasard, etc. »

C'est précisément à la suite de paroles  
 aussi remarquables que se présente pour  
 moi la meilleure occasion, sans doute,  
 de revenir sur un point historique que

j'ai promis depuis long-temps (Voyez  
 vol. 2<sup>e</sup>, page 25), et qui eût dû avoir  
 sa place fort antérieurement : je veux  
 dire la conspiration de Georges et Pi-  
 chegru, et le jugement du duc d'En-  
 ghien. On va connaître tout à l'heure la  
 véritable cause de cette transposition  
 et d'un aussi long retard.

« Il y avait quelque temps, disait  
 » l'Empereur, que la guerre avait recom-  
 » mencé avec l'Angleterre ; tout à coup  
 » nos rivages, les grandes routes, la ca-  
 » pitale se trouvèrent inondés d'agens  
 » des Bourbons. On en saisit un grand  
 » nombre ; mais on ne pouvait encore  
 » pénétrer leurs motifs. Ils étaient de tous  
 » rangs, de toutes couleurs. Toutes les  
 » passions se réveillèrent ; la rumeur de-  
 » vint extrême ; l'opinion publique s'ac-  
 » cumulait en véritable orage ; la crise  
 » devenait des plus sombres ; la police  
 » était aux abois, et ne pouvait rien ob-  
 » tenir. Ce fut ma sagacité qui me sauva,  
 » remarquait Napoléon. Me relevant dans  
 » la nuit, ainsi que cela m'était fort or-  
 » dinaire, pour travailler, *le hasard, qui*  
 » *gouverne le monde*, me fait jeter les  
 » yeux sur un des derniers rapports de  
 » la police, contenant les noms de ceux